

SYNTHÈSE DE LA RÉPUBLIQUE

philosophie - terminales

ATTENTION : Le document suivant est un résumé de l'œuvre. Il ne s'agit pas du texte de la *République* de Platon. Il permet d'avoir une vue d'ensemble de l'œuvre afin de mieux en comprendre les extraits étudiés et commentés plus précisément. Pour les plus courageux, la *République* est certes une œuvre assez longue, mais très accessible à la lecture pour un élève de terminale.

La République est considérée comme une œuvre majeure, non seulement dans le corpus platonicien, mais aussi dans l'histoire de la philosophie occidentale. Il s'agit d'un dialogue découpé en dix livres. Ce découpage est artificiel, il n'a pas été voulu par Platon. Le texte de la *République* est en réalité un dialogue continu entre Socrate et plusieurs personnages. Il part d'une interrogation sur la justice pour aller beaucoup plus loin et dépasse très vite le seul champ de la philosophie politique pour aborder l'ensemble des champs de réflexion philosophique : métaphysique, éthique, philosophie de la connaissance et esthétique.

>>> LIVRE I

Le livre I met en scène les personnages de Socrate Polémarque, Adimante, Glaucon, Céphale (qui se retire assez vite) et Thrasymaque (qui arrive un peu en retard).

Le problème de ce livre est la définition de la justice. Plusieurs possibilités sont évoquées.

1. Proposition de Polémarque . La justice consiste à rendre à chacun ce qu'on lui doit : du bien un ami et du mal à un ennemi. Ce que Socrate réfute : nuire à quelqu'un, c'est le rendre pire. Conclusion de Socrate : faire le mal ne peut en aucun cas être juste.

2. Proposition de Thrasymaque (qui n'a pas suivi le début de la discussion) : la justice, c'est la loi du plus fort, qui n'a en vue que son intérêt personnel. Thrasymaque pense particulièrement aux gouvernants qui font les lois dans leur intérêt. Thrasymaque est très proche du personnage de Calliclès dans le *Gorgias*. Il fait l'éloge de l'injustice qui seule permet d'atteindre le bonheur en servant son intérêt personnel. Et chercher ce bonheur, n'est-ce pas là ce qui est juste ?

3. Réfutation de Socrate et définition de l'homme juste : la justice est le bien de l'âme humaine, grâce à elle, l'homme juste sait commander, diriger, délibérer.

>>> LIVRE II

Au livre II se poursuit la discussion sur la justice. Tous les interlocuteurs de Socrate cherchent à le réfuter. C'est Glaucon qui commence en posant le problème suivant : l'homme juste existe-t-il vraiment ou bien la justice n'est-elle qu'une apparence ? C'est là que prend place le mythe de l'anneau de Gygès. Gygès est un berger qui trouve un anneau d'invisibilité et en profite pour tuer le roi et prendre sa place. Cette histoire cherche à montrer que l'assurance de l'impunité rendrait n'importe quel homme injuste. Ainsi nous serions justes uniquement par hypocrisie et peur de la sanction. Pour Glaucon, le plus heureux des hommes est l'homme injuste qui sait se donner des apparences d'homme juste.

Adimante intervient pour comparer d'une part l'éducation traditionnelle qui fait l'éloge de la justice, d'autre part le peuple et les poètes qui vantent les plaisirs de l'injustice et de l'intempérance, qui honorent les méchants pourvu qu'ils soient puissants.

Pour répondre, Socrate va faire glisser le débat du terrain éthique (point de vue de l'homme individuel) au terrain politique (point de vue collectif). Il commence à imaginer la fiction d'une cité idéale : la CALLIPOLIS, qui signifie « belle cité » en grec. Il s'agit d'une toute jeune cité qui pourvoit aux besoins primaires de ses citoyens, puis où se développent des désirs raffinés, et où apparaissent la division du travail ainsi que des guerres expansionnistes. Cette cité a besoin de guerriers que Socrate appelle les gardiens.

Or il est nécessaire que ces gardiens soient courageux et dévoués au bien de la cité, non à leur intérêt

personnel. Le gardien doit avoir des dons naturels (ardeur et combativité) et recevoir une éducation exemplaire afin de bien canaliser cette ardeur au service de la cité.

Socrate exclut de cette éducation :

– les fables des poètes qui offrent de mauvais modèles (les dieux notamment) aux enfants et sont trop souvent mensongers, tout en ayant l'apparence de la vérité

– la musique plaintive qui amollit l'âme

La bonne éducation pour Socrate repose sur :

– la gymnastique pour le renforcement du corps et la musique pour celui de l'âme

– les mythes qui proposent de bons exemples éthiques

>>> LIVRE III

Le livre III développe plus précisément cette éducation des gardiens. Cette éducation doit développer le courage et la tempérance, qui sont les deux vertus principales des gardiens. Il faut soigner l'âme des gardiens et trouver le juste équilibre entre musique et gymnastique afin de transformer la brutalité en courage et la mollesse en douceur.

Mais toutes les âmes ne peuvent pas prétendre à cette éducation. Socrate va ici développer un mythe structurant pour sa cité idéale : c'est le mythe des trois races. Ce mythe est un mensonge, mais c'est un « noble mensonge » car même si il n'est pas factuellement véridique, il révèle cependant une vérité. Ainsi les dirigeants de la cité peuvent l'utiliser afin de justifier la hiérarchie entre les membres de la société. Platon autorise donc le mensonge en politique ! Ce mythe « des races métalliques » raconte que les citoyens sont tous frères, car issus de la même mère. « La terre qui est leur mère les a mis au monde », voilà pourquoi ils devront défendre « leur mère partie ». Mais ils ne sont cependant pas tous égaux : c'est parce que le dieu qui les a modelés a mêlé à la glaise de certains de l'or, pour les dirigeants, de l'argent, pour les gardiens, du fer et du bronze pour les cultivateurs et les artisans.

>>> LIVRE IV

Au livre IV la question du bien-être des gardiens est posée, mais ce qui compte c'est le bonheur de la cité entière, non celui de quelques-uns. Les deux fléaux pour la cité sont la richesse et la pauvreté. Les gardiens ne doivent donc rien posséder en propre. Socrate pose les bases d'une forme de « communisme » au sens large de « mise en commun des biens » : les richesses des gardiens sont des richesses communes.

La « belle cité » est donc une cité vertueuse, elle possède les quatre vertus : la sagesse chez les rois, le courage chez les gardiens, la tempérance chez les producteurs et enfin la justice qui est l'harmonie de l'ensemble. La justice est réalisée quand chaque classe remplit sa fonction sans empiéter sur celle des autres et conformément à sa place dans la hiérarchie.

On retrouve dans ce livre IV, l'analogie entre la cité vertueuse et l'âme vertueuse. De même qu'il y a trois classes dans la cité, il y a trois parties dans l'âme et la justice dans l'âme n'est autre que l'harmonie entre ces trois parties :

1. l'épithumia (ἐπιθυμία) = « l'appétit », les désirs inférieurs (faim, soif,, etc.)

2. le thumos (θυμός) = « la colère », la partie irascible, le niveau agressif, les passions

3. le logistikon (λογιστικόν), « le raisonnable », la partie rationnelle, le niveau divin, la pensée, qui seule est immortelle.

Socrate distingue alors cinq formes de vices qui correspondent à cinq formes de gouvernements et donc à cinq types d'âmes (ou de caractères). Ceci préfigure la hiérarchie des types de gouvernements qui sera définie au livre VIII.

>>> LIVRE V

Au livre V, Platon précise l'idéal de vie commune des gardiens et il prône la même éducation pour les hommes et les femmes, car la différence sexuelle n'est pas une différence de nature. Il faut rappeler que la Grèce de

l'époque ne reconnaît aucunement les femmes comme des citoyennes, Platon est donc ici l'un des premiers féministes ! Socrate précise que n'appartiendront aux hommes ni les femmes ni leurs enfants, qui seront donc éduqués en commun et « appartiendront » à tous. Socrate abolit donc la famille (pour les gardiens), car elle est considérée comme une force antagoniste à l'intérêt de la cité. Ce « communisme » rend les gardiens heureux.

La question se pose à présent de la réalisation de ce modèle idéal de « belle cité ». Pour Socrate, il s'agit de s'en rapprocher le plus possible. Pour cela il faut former de bons dirigeants, ce qui n'est possible que si les philosophes deviennent rois. Le philosophe se caractérise en effet par le désir de sagesse, le goût pour les sciences, le penchant pour l'étude. C'est ici l'occasion de distinguer la science et l'opinion : la science se rapporte à l'être, l'ignorance au non-être et l'opinion ne saisit que les apparences.

>>> LIVRE VI

Au livre VI, on passe donc d'une réflexion purement politique, à une réflexion plus métaphysique qui aboutit à une théorie de la connaissance permettant de préciser ce qu'est un philosophe et comment on peut le former. Le philosophe est celui qui a été capable de passer de l'opinion, qui est le plus bas degré de la connaissance, à la connaissance du bien, qui en est le plus haut degré. Il y a pour Socrate une hiérarchie dans les choses qui va des « apparences » (ou images) des choses aux « formes intelligibles » de ces choses » et enfin au Bien qui est le principe de toutes les choses. De même il y a une hiérarchie dans la connaissance qu'il va expliquer par une analogie célèbre qu'on appelle « la ligne de la connaissance ». Cette ligne distingue premièrement la connaissance sensible (DOXA = « opinion » en grec) et la connaissance intelligible (ÉPISTÉMÈ = « science » en grec). L'opinion est elle-même divisée en deux : le premier degré est l'imagination (eikasia), le second degré est la croyance (pistis). Puis la science est également divisée : le premier degré de la science est la science discursive (dianoia), le dernier degré est l'intelligence dialectique (noésis).

>>> LIVRE VII

Pour des raisons de pédagogie, au début du livre VII, Socrate utilise une nouvelle analogie permettant de mieux comprendre cette ligne de la connaissance. C'est là que prend place l'allégorie de la caverne. S'ensuit une définition de l'éducation du philosophe qui passe par l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et l'harmonique (science de la musique). Puis Socrate définit la dialectique, sa méthode, son but (connaissance du bien). L'éducation est cette ascension de l'âme à laquelle la cité doit amener les plus doués, non pour leur bonheur personnel, mais pour qu'ils redescendent ensuite gouverner la cité. Les enfants les plus doués suivront le cursus qui s'achève par l'étude de la dialectique. Ils seront ensuite pendant quinze ans au service de la cité et ce n'est qu'à 50 ans qu'ils seront contraints d'assurer successivement le commandement. Si la belle cité doit se réaliser, c'est uniquement de cette manière.

>>> LIVRE VIII

À ce gouvernement parfait, le livre VIII oppose les gouvernements imparfaits, issus de la corruption des mœurs de leurs citoyens. Il y a cependant une hiérarchie entre ces gouvernements imparfaits. Et à chacun de ces gouvernements défectueux correspond, sur le plan individuel, un type de caractère.

1. Dans la timocratie (gouvernement des plus « valeureux »), ce sont les gardiens les plus courageux qui prennent le pouvoir et domine les autres classes. Ce qui domine c'est l'amour du pouvoir et des honneurs, acquis notamment à la guerre.

2. Dans l'oligarchie (gouvernement de « quelques-uns »), la cité se divise entre riches et pauvres : l'homme n'y est plus ambitieux, mais cupide et avare.

3. Dans la démocratie (gouvernement du peuple, que Platon n'estime donc pas beaucoup) règne la licence : l'homme n'est plus capable de discerner les désirs nécessaires et les désirs superflus.

4. Et de l'excès de liberté naît le quatrième et dernier gouvernement : le gouvernement tyrannique où la cité est alors esclave d'un tyran qui lui-même est esclave de ses désirs.

>>> LIVRE IX

Au livre IX Platon décrit plus précisément le gouvernement tyrannique. Cela permet de revenir sur l'argument de Thrasymaque (livre I). Celui-ci affirmait que l'homme injuste était le plus heureux. En réalité, dans la cité tyrannique, ni le peuple ni le tyran ne sont libres et heureux, car tous deux sont esclaves. Chez l'homme tyrannique, c'est la moins bonne partie de son âme, c'est-à-dire la partie désirante, qui commande aux passions et à l'intelligence. Au contraire pour Socrate la cité doit être dirigée par un homme chez qui la partie désirante et les passions sont soumises à l'intelligence : le philosophe.

>>> LIVRE X

Quant au livre X, il est consacré à une réflexion sur l'art et sur le rôle des artistes – ici les poètes – dans la cité. Les poètes sont des concurrents du philosophe. Ils prétendent délivrer la vérité sur l'âme humaine. Socrate considère que les poètes sont dangereux, car ils produisent des récits qui ont l'apparence de la vérité et proposent aux citoyens de mauvais modèles à suivre. L'art est séduisant, mais il ne fait que proposer de fausses images de la réalité qui passent pour être vraies. Il faut donc exclure les poètes de la « belle cité ».

Cette longue démonstration n'a peut-être pas convaincu ses auditeurs et prouvé que la justice ouvrait la voie du véritable bonheur, qui est celui de l'homme juste vivant dans une cité juste. *La République* se conclut donc sur un nouveau mythe ayant pour fonction de nous inciter à suivre le modèle d'une vie juste : le mythe d'Er. C'est un mythe qui associe à la fois le motif du « jugement dernier » (nos âmes sont jugées après la mort) et le motif de la réincarnation (notre âme rejoint une nouvelle vie qu'elle choisit). Or la seule âme qui est capable de bien choisir sa prochaine vie est celle du philosophe qui seul a appris à connaître, au cours de sa vie précédente, le véritable bien.